

LI Er

LE JEU DU PLUS FIN

Roman traduit du chinois
par Sylvie Gentil

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE CHINA NATIONAL
PUBLISHING INDUSTRY TRADING CORPORATION



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

Titre original : *Hua Qiang*

© 2002, Li Er

© 2014, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Liu Bolin - *Learn by figure*
Monument to the People's Heroes

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0990-2

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Li Er fait dans ce roman appel à de nombreux personnages historiques. Si certains, comme Mao Zedong ou Chiang Kai-shek, n'ont plus à être présentés, d'autres sont moins connus du grand public. Ils sont signalés par un astérisque et pour les plus importants d'entre eux, le lecteur trouvera en fin de volume de brèves notices biographiques, classées par ordre alphabétique.

En ce qui concerne les noms de personnes et de lieux, la transcription adoptée est le pinyin. Néanmoins, certains textes étant censés être rédigés dans une langue et à une époque plus anciennes, afin de souligner leur caractère « suranné » la traductrice a préféré utiliser une transcription plus ancienne. Nous espérons que le lecteur ne s'y perdra pas. Zou Rong y devient ainsi « T'seou Jong », Ge Cundao « Kö T'souen-tao », Hangzhuo « Hangtcheou » ou Hu Zikun « Hou Tseu-k'ouen ».

La traduction du poème de Qu Qiubai est l'œuvre d'Alain Roux et de Xiaolin Wang (in Des Mots de trop, Bibliothèque de l'Inalco n° 8, éditions Peeters, Paris-Louvain, 2005).

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Les extraits du Classique de la Poésie sont dus à Marcel Granet, les extraits d'« Echee au déluge » à Li Tche-Houa (Contes anciens à notre manière, Gallimard, 1959).

Toute ma reconnaissance à Guy Brossolet, à qui j'ai volé ses très belles traductions de poèmes de Mao Zedong (Poésies complètes de Mao Tse-Toung, Editions de l'Herne, 1969).

AVANT-PROPOS

J'ai hier réalisé que je venais de passer dix ans en compagnie de ce livre. Ce fut une surprise. Ceci dit, si cela devait m'amener à comprendre mieux encore l'histoire de Ge Ren, lui en consacrer dix autres en vaudrait la peine.

En fait, je ne l'ai pas écrit seule. C'est la compilation d'une multitude de textes. Ma reconnaissance va en premier lieu au docteur Bai Shengtao, au détenu Zhao Yaoqing et au célèbre juriste Fan Jihuai. Témoins de l'histoire de Ge Ren, ils en ont aussi été les acteurs et nous l'ont racontée. Le lecteur s'apercevra vite qu'en tant que narrateurs, ils soutiennent la comparaison avec les meilleurs auteurs de romans policiers. Leurs récits constituent le corps de ce livre. En second lieu, mes remerciements à Madame Bingying, Monsieur Zong Bu, Monsieur Huang Yan, Monsieur Kong Fantai et nos amis de l'étranger : Anthony Thwaite, les révérends Ellis et Beal, Monsieur Jacques Ferrand et Monsieur Kawai. Donnés en appendices, leurs écrits et propos complètent et explicitent les dépositions de Bai Shengtao *et alii*.

Ce livre peut se lire tel quel, dans l'ordre, mais ce n'est pas obligatoire. On peut par exemple lire la

troisième partie avant la première ; un passage du texte principal puis l'annexe qui suit, ou le texte principal d'une traite et ensuite les appendices ; voire prendre tel passage de la troisième partie pour le mettre après un chapitre de la première. Pour différencier le texte principal des appendices, j'utilise les symboles @ et &. Si le livre est divisé ainsi, plutôt que par les traditionnels 1, 2, etc., c'est justement pour avertir que, suivant la façon dont vous appréhendez le récit, vous pouvez à votre guise en modifier l'ordonnance. Je n'ai pas procédé de cette manière par volonté d'ésotérisme mais parce que l'histoire de Ge Ren ne peut s'accomplir qu'à travers une narration de ce type.

Certains prétendent que sa vie et sa mort sont notre vie et notre mort à tous. D'autres qu'après lui il a laissé une queue, amalgame d'appréciations de toutes sortes, faite d'éloges autant que de blâmes. Une traîne qui à la moindre inattention risque d'abattre son fouet sur nos terminaisons nerveuses. En allumant mon ordinateur, je suis tombée avant-hier matin sur le message d'un ami qui définissait Ge Ren comme un tapis volant, capable de vous transporter dans les nuages comme de vous faire chuter dans les abîmes. Que ces propos soient ou non justifiés, ceux qui iront au bout de ces lignes en jugeront par eux-mêmes.

Il me faut en dernier lieu souligner que j'ai beau être le seul membre encore en vie de la famille de Ge Ren, les textes que je cite n'expriment que le point de vue de leur auteur et que je les ai choisis sans tenir compte ni de mes préférences, ni de mes préventions. Je vous prie de noter qu'entre le temps où l'histoire se raconte et celui où elle est racontée, l'identité du narrateur a elle aussi subi des altérations, possède un avant et un après.

De ce fait, il arrive que le récit soit entaché d'erreurs conceptuelles. Mais persuadée que le lecteur saura considérer ces inexactitudes comme il se doit, je n'ai pas apporté beaucoup de corrections. Je me suis contentée de rassembler les textes, de les corriger et de procéder aux rectifications nécessaires en cas d'absurdités ou d'omissions trop évidentes. Bien sûr, Ge Ren étant de ma famille, mon affection pour lui n'a cessé de croître au fil des jours, c'est pourquoi au cours des dix années passées sur ce livre, en dépit de la nature de mon travail qui exigeait que je garde la tête froide et une certaine distance, il est souvent arrivé que je ne puisse me retenir de rire tout haut, pleurer tout bas, voire trembler en silence...

PREMIÈRE PARTIE

Disons ce qu'il en est

Date : mars 1943

Lieu : sur le trajet Baibei-Hongkong

Narrateur : le docteur Bai Shengtao

Auditeur : le lieutenant général Fan Jihuai

Procès-verbal : Ding Kui, aide de camp de Fan Jihuai

(NdT : 1943, en Chine la guerre fait rage. Nationalistes et communistes se battent contre l'envahisseur japonais, et en dépit du « Front uni » qu'ils ont établi, ne se font guère de cadeaux. A Yan'an, dans la zone soviétique, sous la férule de Mao les purges ont commencé ; Chongqing, capitale provisoire du gouvernement de Chiang Kai-shek, est un vrai panier de crabes.)

@ *Une nouvelle*

Disons ce qu'il en est, mon général, c'est Tian Han qui m'a appris la nouvelle. J'étais encore à Hougou. Dans votre branche, on doit connaître la ravine arrière de Zaoyuan ? Oui, celle où il y a une école publique du Nord-Ouest et un centre de détention. J'étais au centre, bien sûr. J'y ai passé dans les deux mois. Quand il est arrivé ce soir-là, je me suis dit qu'au nom de l'amitié, nous sommes du même coin, il venait me faire ses adieux. Ah, j'en avais sans doute fini avec l'existence. Bon, j'ai étudié la médecine, j'ai fait la guerre, j'ai souvent vu mourir et je n'aurais pas dû avoir peur. Pourtant dès qu'il est apparu, dès que j'ai senti son odeur d'alcool, mon estomac s'est contracté, j'ai eu l'impression de tomber dans un trou glacé. Jamais, même en rêve, je n'aurais imaginé qu'il s'était déplacé pour m'apporter une telle nouvelle.

Il m'a entraîné dehors. J'ai remarqué ses gardes du corps lorsque nous sommes sortis de la cour. Ils se tenaient à une dizaine de pas et comme ils allaient et venaient en courbant le dos, on aurait dit des buissons en train de se déplacer. Il y avait aussi quelques sentinelles qui faisaient le guet avec des fusils à baïonnette décorés de glands rouges. Leurs pompons avaient l'air

noirs (dans la nuit). Le vent du nord soufflait avec acharnement et il avait commencé de neiger. Un garde s'est approché pour tendre une veste à Tian Han. Elle était en coton damassé, comme les pyjamas des malades dans les hôpitaux. Une étoffe plus douce que la grosse bure que tissent les paysans de la région, seuls en portent les dirigeants et les intellectuels tout juste arrivés à Yan'an. Je ne vous cacherai pas que lorsqu'il me l'a posée sur les épaules, je n'ai pas réussi à contenir mes larmes, même mon nez a coulé. Il m'a regardé et a failli dire quelque chose mais n'en a finalement rien fait. J'étais de plus en plus déconcerté. Nous sommes restés là un moment, ensuite il a estimé qu'il faisait trop froid et que nous ferions mieux de regagner Hougou. Pas le centre de détention, non, une grotte où il faisait chaud. Un bureau de l'école publique du Nord-Ouest, comme je l'ai compris en voyant le portrait de Lénine et le plan des salles de classe accroché au mur. Il s'est déchaussé, a retiré ses semelles, les a prises avec des pincettes et mises à chauffer au-dessus du brasero. Un garde est entré pour le faire à sa place, mais d'un geste il a refusé et lui a ordonné d'aller se planter à l'extérieur, avec interdiction de laisser passer qui que ce soit. La pièce puait le chausson grillé, avec en plus la fumée qui montait du feu de charbon, c'était si âcre que j'en ai plissé les yeux. Vous allez vous moquer mais c'est égal, sur le moment j'ai trouvé que cela sentait bon, c'étaient des odeurs intimes. Il a défait la ceinture de son pantalon, attrapé un pou et l'a balancé dans les flammes où je l'ai entendu exploser. Ensuite il en a trouvé d'autres, mais au lieu de les jeter au feu les a écrasés avec les ongles.

Il sentait l'alcool que c'en était enivrant. Il s'est palpé, fouillé et a sorti une gourde de ses effets. Après me l'avoir tendue, il a encore produit deux gobelets et

en a essuyé l'intérieur avec son pouce. Il s'est rempli un verre et m'en a servi un autre. « Eh bien, siffle ! a-t-il dit. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne voudrais pas qu'en plus je te le présente à deux mains ? » C'était la première fois depuis deux mois qu'on m'offrait à boire. J'ai encore pleuré. Et quand il a recommencé de se palper pour faire apparaître deux pieds de porc, vite je me suis mordu les lèvres, sinon la salive aurait rompu la digue et jailli. Puis il m'a demandé comment je trouvais la gnôle et j'ai répondu qu'elle était excellente. Que Ge Ren n'était pas mort, je l'ai appris à ce moment-là. Je venais d'attaquer mon bout de cochon quand je l'ai entendu déclarer : « Il faut que je te dise un truc : Ge Ren est encore en vie. » Sous l'effet de la surprise, j'ai fait un bond comme un type qui se brûle les fesses sur le feu.

Disons les choses comme elles sont, je n'osais pas en croire mes oreilles. Quand j'étais rentré du front l'hiver précédent, en 31 (NB : 1942), à mon arrivée à Yan'an Tian Han m'avait annoncé son décès les larmes aux yeux. Il m'avait tout expliqué par le menu : que pendant l'été, en mission avec une brigade, Ge Ren était au crépuscule, en un lieu appelé Erligang, tombé par hasard sur l'armée japonaise. Qu'il y avait là-bas un temple dédié à Guan Yu, le saint empereur de la guerre, et que c'était autour de ce sanctuaire que ses hommes et lui avaient des heures durant combattu l'ennemi avec acharnement avant de donner leur vie pour la patrie et de devenir des héros nationaux. D'après lui, il se chuchotait en privé que Ge Ren était un personnage à la Guan Yu et les masses du coin auraient songé à lui ériger une stèle dans le temple. Je l'avais écouté en pleurant, mon général, j'ignorais ce qu'il fallait en dire. Longtemps, toutes les nuits j'avais rêvé de Ge Ren, et

quand je m'éveillais je n'arrêtais pas de soupirer. Ah ! J'étais loin de me douter qu'après tout ce tapage, il était encore en vie.

Cette fois, quand Tian Han s'est tu, je me suis tapé les cuisses un grand coup et exclamé : « Putain de bourrique ! Alors là je suis trop content, vraiment trop content ! Si le camarade Ge Ren a survécu, c'est qu'il est béni pour la vie. Je ne vais pas réussir à en dormir. » Mais lui, immédiatement il m'a mis en garde : personne n'était au courant. Si la mèche était éventée, s'il y avait la moindre fuite, les diables japonais et les réactionnaires du Guomindang risquaient de passer à l'attaque. Auquel cas le camarade courrait un grand danger.

Quelle perspicacité, mon général ! Oui, si Tian Han avait fait le déplacement en dépit de la neige, c'est évidemment qu'il avait autre chose en tête. L'idée m'était bien venue, mais comme il n'en disait rien je n'osais pas poser de questions inconsidérées. Il a attendu que j'aie fini mon pied de cochon pour reprendre : j'avais ordre de me rendre dans le Sud et d'y récupérer Ge Ren en son nom. Laissez-moi réfléchir aux termes exacts dans lesquels il l'a formulé. Ah, ça me revient. Il a dit : « Le camarade Ge Ren en a bavé dans le Sud. Il a toujours été de faible constitution et souffre des poumons, c'en est assez. Va le chercher, qu'il profite un peu de l'existence à Yan'an. En tant que médecin, tu es l'homme de la situation. Qu'en penses-tu ? Quand tu auras accompli ta mission, j'irai parler à l'organisation et je réglerai ton problème. Tu n'as peut-être pas honte de porter une étiquette de trotskiste, mais moi ça me fait perdre la face. Pourquoi faut-il que nous soyons compatriotes ? Alors je ne vais pas mâcher mes mots : si tu échoues, ne me reproche pas d'être obligé de t'abattre, même si c'est les larmes aux yeux. »

Il est resté vague. Il disait « le Sud » et n'a pas mentionné les monts de l'Immense Solitude, encore moins le bourg de Baibeï. Sur le moment je lui ai expliqué que je n'étais qu'un cuistre, en plus j'avais suivi une ligne politique erronée, je craignais d'avoir du mal à m'acquitter de cette tâche. A quoi il a répondu que le bon chat, qu'il soit noir ou tigré, est celui qui attrape les souris et qu'il me souhaitait de réussir. J'ai demandé si la décision de l'organisation était prise. Son visage s'est fermé, levant les pincettes que le feu avait rougies, il s'est exclamé : « Toi alors ! Dans le genre du chien qu'on n'arrive pas empêcher de manger la merde... Grave-toi ça dans la tête : tant que tu n'es pas tenu de poser des questions, ferme-la. Et surtout évite de rédiger un journal intime où tu racontes n'importe quoi. Ce n'est pas parce que tu restes silencieux qu'on va te prendre pour un muet, et même si tu n'écris rien les gens ne vont pas s'imaginer que tu es analphabète. » Vite, je me suis mis au garde-à-vous et l'ai assuré que si j'avais traversé tout le pays pour gagner Yan'an, c'était afin de contribuer à la Révolution. Aujourd'hui une occasion m'était donnée, dussé-je me faire couper le cou, mon sang dût-il couler, je ne décevrais pas son enseignement.

Sur son ordre, ce soir-là je l'ai encore passé à Hougou. Tian Han avait demandé au gardien de m'installer dans une grotte où je serais seul. Mais impossible de trouver le sommeil, je ne sais combien de fois il a fallu que je vide ma vessie. Dès que j'avais fini, j'étais pris de frissons et je m'inclinai devant le portrait de Lénine sur le mur. Il neigeait ; tout était si gris entre ciel et terre qu'on avait l'impression que le firmament allait bientôt s'éclaircir. Les coqs, sans doute hypnotisés par la neige, se sont mis à chanter au milieu de la nuit. Et dès qu'ils chantaient, d'un bond je sautais sur mes jambes,

debout ! et par automatisme levais le pied. Ainsi de suite, plusieurs fois, au point que ma jambe droite a commencé d'être prise de crampes. J'ai eu peur que ma phlébite s'aggrave, j'aurais été obligé de repousser mon départ. Ah, c'est que depuis que j'étais en détention je m'en étais pris, des coups dans le mollet à l'endroit sensible !

L'homme a besoin de s'épancher, c'est pour lui une félicité. La simple idée d'être bientôt auprès de Ge Ren et de vider mon cœur m'emplissait de bonheur. Je me disais qu'en me voyant il deviendrait tout rouge. C'est un timide, il suffit de lui faire une petite faveur pour qu'il vire au pourpre. Vous avez raison mon général, on ne s'attend pas à cela d'un révolutionnaire. Mais s'il apprenait que j'avais parcouru un bon millier de lis pour aller à sa rencontre, l'étonnant aurait été qu'il ne rougisse pas. C'est en brassant des pensées de ce genre qu'au milieu du chant des coqs j'ai fini par sombrer dans un vague sommeil. A peine étais-je endormi qu'il y a eu un gros « boum », on a crié à l'accident, des gens se sont mis à pleurer et hurler. J'ai d'abord cru à une attaque de l'ennemi et je me suis dépêché de ramasser une pierre, histoire d'avoir de quoi l'accueillir. Mais j'ai fini par déduire des vociférations qu'en fait c'était une des grottes du centre de détention qui venait de s'effondrer et que plusieurs détenus avaient été écrasés. Bonne question, mon général. Pourquoi s'était-elle affaissée ? Sinon parce que ces types avaient mangé du lion et essayé de creuser un tunnel pour s'échapper... Moi, c'est ce que je me suis dit, et la section des interrogatoires de Hougou allait certainement avoir la même idée. La peau de mon crâne s'est mise à picoter, c'était comme si je voyais la balle les frapper entre les sourcils.

Voilà le genre de réflexions dans lesquelles j'étais plongé lorsqu'une ombre a fait irruption pour m'entraîner. « Qu'est-ce qui t'amène, camarade ? » ai-je voulu savoir. Mais il m'a ordonné de la fermer, je n'avais qu'à le suivre. Une fois hors de la cour, à la faveur du scintillement de la neige j'ai fini par vaguement reconnaître un des gardes de Tian Han. Un malin qui n'avait pas la langue dans sa poche, il a dit que le général l'avait dépêché pour vérifier que je n'étais pas blessé. Nous avons un peu marché, et auprès d'une étable à bestiaux je l'ai aperçu. Cigarette au bec, sur les épaules une veste en peau de mouton et les mains enfouies dans les manches. Il m'a donné l'ordre de partir sur-le-champ, je devais filer à Zhangjiakou où je rencontrerais Dou Sizhong avant d'aller chercher Ge Ren dans son Sud. Non, mon général, il n'a toujours pas explicitement mentionné Baibei. Il a dit : « Pour les détails, tu verras avec Dou. » Qui est Dou Sizhong ? Un des sbires de Tian Han, un type d'une loyauté à toute épreuve qui a bravé la mort à ses côtés. J'en reparlerai. Depuis qu'il (Tian Han) avait parlé de Zhangjiakou, je pensais à mon vieux beau-père. Je craignais de l'entraîner dans mes ennuis, en cas de dérapage. Mais Tian Han ! Ah, quelle intelligence ! Rien ne lui échappait. J'avais à peine hésité, pourtant il a deviné ce qui se passait en moi. « Aucun rapport avec ton beau-père, a-t-il dit. C'est toujours pour l'affaire du camarade Ge Ren, Dou te dira comment le trouver. » Bingying était-elle avec lui ? Devais-je la ramener elle aussi ? Le visage de Tian Han s'est fermé, il m'a conseillé de remplir ma mission et d'éviter les questions. Il faisait froid, j'ai voulu aller chercher des habits. Mais il m'a retenu en affirmant que tout était prêt : « On a même pensé au caleçon. Le courrier pour Dou Sizhong est cousu à l'intérieur. » Et

de me recommander de ne jamais mentionner le nom de Ge Ren en cours de route : « Souviens-toi, son nom de code, c'est le 0. On a choisi ça parce que c'est bien rond. Je te souhaite de mener rondement ta mission ! » Ensuite il m'a montré du doigt le fond de la vallée, où vaguement j'ai discerné un âne, et un homme.

Tian Han en avait fini, il s'en est allé. Me sentant tout à coup perdu, je suis resté un bon moment planté dans la neige. Elle tombait de plus en plus dru mais ce n'est que lorsque sa silhouette s'est évanouie du côté des collines que j'ai pris la direction de la vallée. Le vent qui soufflait des éminences chauves me battait le visage comme une lame. Pourtant, à l'idée de bientôt retrouver Ge Ren, je ne sentais pas ma peine. Les tiges de roseau qui couvraient l'étable couinaient et se lamentaient, le vent a fini par retourner la toiture. Des oiseaux ont brusquement pris leur essor, des pies ou des corbeaux, je ne sais. Les premières avaient un compte à régler avec moi depuis que je les faisais cuire pour soigner la constipation. Elles qui annoncent les bonnes nouvelles et accueillent les voyageurs jacassaient pour me chasser. Jamais, mon général, jamais, au grand jamais, je ne me serais alors imaginé que je partais, comme la courge qui quitte son plant, pour ne plus revenir. Pardon ? Quel jour c'était ? Ça, je ne m'en souviens vraiment pas. Je venais de passer dans les deux mois en prison à Hougou, intellectuellement je n'étais pas au sommet de ma forme.

& *La bataille d'Erligang dans la culture générale*

La Deuxième Guerre mondiale : la bataille de Chine nous apprend que le 1^{er} mai 1942 le général Yasuji Okamura*, commandant en chef de l'armée japonaise de la Chine du Nord, ses trois colonels et ses deux divisions – soit cinquante mille hommes et huit cents véhicules, blindés et avions – ont lancé à l'encontre des bases de résistance du centre du Hebei une opération de ratissage qui a duré deux mois et dont le but était de découvrir et d'anéantir « l'insaisissable force principale de la huitième armée de route, aussi glissante qu'une anguille » (selon Okamura en personne), opération au cours de laquelle la stratégie a été de « déployer un filet en tous sens, nettoyer à fond dans les coins et frapper de manière répétée et unifiée », et le principe appliqué celui des « trois tout : tout tuer, tout brûler, tout piller ». Du 16 mai au 20 juin, l'armée japonaise a donc procédé, dans le triangle compris entre, au sud la rivière Hutuo, au nord la route Dezhou-Shijiazhuang et à l'ouest la rivière Fuyang, à des massacres répétés. La bataille d'Erligang date de cette époque. Elle sera plus tard qualifiée, dans l'*Histoire de la guerre de Grande Asie orientale* publiée au Japon, d'« exemple classique de bataille pendant le grand ratissage du mois de mai ».

Il en est pour la première fois question dans un article du *Journal de la guerre dans la région frontière* du 11 octobre 1942 intitulé « Nos efficaces combattants à l'arrière des lignes ennemies » dont l'auteur, Huang Yan, était parti faire ses études au Japon par le même bateau que Ge Ren et Fan Jihuai, le narrateur de notre dernière partie. Voyez ce qu'il dit dans le troisième paragraphe :

Nombre d'éminents et héroïques enfants de la nation chinoise se sont sacrifiés en combattant cette opération de ratissage, ils ont donné leur vie pour la patrie. Pendant la bataille de Matian, les troupes sous le commandement du camarade Zuo Quan, notre chef d'état-major en second, ont à maintes reprises donné l'assaut, toute la journée la bataille a fait rage et lorsque l'ennemi, qui après avoir subi de lourdes pertes avait du mal à tenir, s'est au milieu de la nuit replié sur Matian, Zuo a lancé ses troupes à sa poursuite ; dirigeant les opérations il s'est jeté à corps perdu dans les combats et a malheureusement été touché par une balle ; il tombe en héros, pour la patrie, à Shiziling. Acculée au pied des monts Taihang, la combattante Huang Junjue a résisté un jour entier aux assauts méthodiques de l'ennemi puis, ses munitions épuisées et ne pouvant espérer aucun secours, s'est en authentique exemple pour le monde féminin jetée de la falaise. Le camarade Ge Ren, instructeur culturel en mission, est tombé à Erligang sur l'armée japonaise ; sans la moindre crainte, rendant coup pour coup il s'est battu jusqu'à la fin, qu'il soit à jamais vivant dans nos mémoires... Notre peuple porte le deuil de ses élites, la guerre de résistance a perdu de puissants soutiens ; d'une même voix militaires et civils se lamentent, pour faire payer ces dettes ils ont juré de mourir...

Qualifier Ge Ren d'« instructeur culturel », c'est s'éloigner un peu de la réalité. Il était, à l'époque, très exactement « traducteur pour le bureau de traduction et de publication de l'Institut du marxisme-léninisme ». Bien des années plus tard, quand Huang Yan reparlera de l'événement, il en profitera pour rectifier son erreur. Voici ce qu'il en dit dans *Un siècle de rêves*, le gros recueil de souvenirs qu'il a rédigé après avoir émigré aux Etats-Unis :

Ge Ren travaillait alors pour le bureau de traduction et de publication de l'Institut du marxisme-léninisme ; tout en traduisant, il continuait son étude sur la romanisation des caractères chinois. Il touchait des droits d'auteur en sus de son salaire et faisait partie des gens aisés. Comme nous avions étudié ensemble au Japon, il m'invitait souvent à déguster la gastronomie locale en compagnie de Tian Han et de Bai Shengtao, deux de ses compatriotes respectivement vice-chef de la section à l'élimination des traîtres et médecin de la région frontrière... Je me suis un jour aperçu, pendant une excursion, qu'il aimait cueillir les graines des lyciets qui poussent entre les sépultures, il les appelait des « chapelets pour les enfants morts ». Ah, que le temps passe vite ! Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la bataille d'Erligang. Si la tombe de Ge Ren se dresse encore quelque part entre ciel et terre, je suis sûr qu'elle est couverte de ces chapelets. Il disait que le buffle est la racine de vie des paysans chinois et en aucun cas il n'aurait consenti à en tuer un, au point d'avoir traduit par « étouffée de chien aux baies de goji » le « bœuf aux pommes de terre » des œuvres de Trotski.

Ce texte de Huang Yan témoigne au passage d'un autre fait : cinquante ans plus tard, les gens s'imaginaient encore que Ge Ren était mort à Erligang. Cela fait même, apparemment, partie de la culture générale – le dernier *Répertoire des personnalités culturelles de la Chine moderne* le donne d'ailleurs toujours pour décédé en 1942.

Au printemps 1998, venue pour des recherches à Erligang, j'y ai visité ce temple de Guan Yu, le saint empereur de la guerre où il aurait prétendument donné sa vie pour la patrie. Le bâtiment actuel est une reconstruction

post-Révolution culturelle et une stèle à l'entrée relate l'action des membres du gouvernement local qui, pour contribuer au développement du tourisme régional, ont réuni les fonds nécessaires à son édification. Celle de l'autre côté de la porte, en revanche, est un vestige de l'ancien temple. La personne qui vendait les billets m'a assuré qu'elle avait été récupérée dans l'enclos aux ânes de son gendre. Dressée pendant la vingt-troisième année de l'ère Kangxi, elle raconte la vie haute en couleurs de Guan Yu : « Maître Guan, marquis de Hanshouting, était si attaché à la maison des Han qu'il refusa de faire allégeance à Cao ... n'est-ce pas avoir mérité de la cour des ... ? Il éradiqua la peste des Turbans jaunes, il écrasa une gigantesque armée à ... n'a-t-il pas agi pour le bien du peuple ... ? Sur des milliers de lis il a cherché son frère, seul contre tous il a fait face et jamais n'a tué qu'avec humanité, son nom ... n'est-il pas glorieux ? »

Le guide m'a confié que s'il manquait des caractères, c'était dû, en premier lieu aux impacts des balles, en second lieu aux ruades des ânes. Le « Cabaret des plaisirs » de certaine chaîne télévisée avait envoyé une équipe la filmer et en avait tiré le thème d'un quiz. J'ai visionné l'extrait, la question était : Pourquoi certains caractères ont-ils disparu ? Et la réponse correcte, communiquée après coup : C'est un stigmaté de la guerre entre la huitième armée de route et les Japonais. Les stars de cinéma, du petit écran et de la chanson, tous hôtes distingués spécialement conviés à cette occasion, ont grâce aux indices que n'a cessé de leur prodiguer le présentateur et à force de tâtonner attrapé le rat mort et finalement deviné, ce qui leur a valu un prix : une boîte de graisse de phoque d'Alaska. Afin de prouver la profondeur de sa science, le speaker y est

ensuite allé de son petit laïus : « La question était trop facile. Cela relève de la culture générale. C'est ici que Ge Ren, le célèbre linguiste, poète et traducteur, s'est le 1^{er} juin 1942 heurté aux diables japonais et a combattu jusqu'à la mort. Si certains ont oublié qui était Ge Ren, le nom de Bingying leur rafraîchira la mémoire. Ah, un spectateur intelligent ! Oui, la fameuse actrice des années trente et quarante. Même ceux qui n'ont jamais entendu parler de David Beckham connaissent Vicky la Spice Girl ! Oui, Ge Ren était le mari de Bingying. Non, non, non, il est mort, il s'est sacrifié pour la patrie. Cela fait partie de la culture générale. »

Ami lecteur, moque-toi si tu veux : je suis la descendante de Ge Ren mais avant d'avoir lu la déposition du docteur Bai, je croyais moi aussi que sa mort en 1942 à Erligang relevait de la culture générale. Et les éléments dont il n'était pas tenu compte, par exemple la raison pour laquelle il se trouvait à Erligang, la mission dont il était chargé, etc., me semblaient quantité négligeable. Face à la « culture générale », nous ne savons semble-t-il qu'accepter sans rien dire, nous soumettre ou rester indifférents.

@ *Bourricotski*

Disons ce qu'il en est, Tian Han ne m'avait pas grugé. A manger, à boire, de quoi s'habiller, il y avait vraiment de tout dans la carriole de l'âne. Même de l'alcool. Nous avions bu la veille dans une gourde, eh bien c'était celle-là. L'ordre de départ m'était tombé dessus comme une montagne qui s'écroule, j'avais dû décamper à la hâte,

sans vêtements : dans la voiture m'attendaient une veste, un pantalon molletonné, et bien sûr le caleçon. Celui-là, quand je me suis changé, je l'ai embrassé comme j'aurais embrassé un membre de ma famille.

Vous êtes déjà allé dans le Shaanbei, mon général ? D'accord, pas de questions, je raconte et c'est tout. D'abord, l'âne. L'âne, c'est la perle des perles, le meilleur des ouvriers agricoles. Indispensable dès qu'il s'agit de labourer les champs, faire tourner les meules ou charrier le charbon de bois. Les habitants de la région frontrière sont incapables de prononcer une phrase sans mentionner son nom. Veulent-ils insulter quelqu'un ? C'est une « putain de bourrique ». Ils essuient un revers, ils sont furieux contre eux-mêmes : ils se traitent de « putain de bourrique » ! Ne riez pas, moi je vous dis ce qu'il en est. Même quand ils sont contents, ils lâchent des « putain de bourrique », d'une toute petite voix, comme s'ils chuchotaient à l'oreille de leur femme. A mon arrivée à Yan'an, je débordais d'enthousiasme révolutionnaire et travaillais sans ménager mes forces. Or voilà qu'un jour, j'étais à Yanchang, la rumeur se met à prétendre que les troupes de Hu Zongnan* sont sur le point d'attaquer et que la troupe doit immédiatement se déplacer. Comme nous manquions de charrettes et de chevaux, en dépit de tous les obstacles j'ai parcouru deux lis avec un blessé sur le dos. Du coup les gens m'ont donné un surnom, ils m'appelaient « le petit bourricot ». Sur le moment ça m'a fait plaisir, c'était comme une couronne de lauriers, j'en rêvais la nuit et me réveillais avec le sourire. Mais voilà, plus tard je me suis retrouvé trotskiste, et le sobriquet a évolué, on ne m'a plus donné que du « Bourricotski ».

Le paysan qui menait la charrette était au courant. Il a dit qu'il était au premier rang le jour où ils m'ont collé

l'étiquette. Il avait été le logeur de Kang Sheng*. Kang Sheng, vous savez ? Le chef du bureau des affaires sociales du Comité central. Le vieux avait plusieurs fois rencontré Mao et même Wang Ming*. Il avait un faible pour la boisson, le bonhomme, il a profité de ce que j'étais allé me soulager pour glisser ma gourde sous sa veste. L'alcool le rendait loquace. Il m'a raconté que Wang Ming était toujours tellement impeccable dans son uniforme à la Lénine qu'on aurait dit une femme ! Encore une rasade, puis il s'est tourné vers moi et s'est esclaffé : « Toi, on a beau t'appeler Bourricot, t'as point trop de poils sur la figure. » Il riait de manière bizarre, en contractant le cou, et le tendait à nouveau lorsqu'il avait fini : c'était comme s'il s'esclaffait avec. J'ai fait remarquer que je ne m'appelais pas Bourricot, mais Bai, et que si je n'avais pas de barbe au menton, c'est que m'apprêtant à partir pour un long voyage, je m'étais rasé. Il savait, il savait, mais c'est tellement pesant de se mettre en route sous la neige, il fallait bien dire quelque chose.

Pardon, mon général ? Vous aimeriez savoir comment je suis devenu trotskiste ? Oh, eh bien si je suis un Bourricotski, c'est effectivement la faute des bourricots. De leur crottin, pour être précis. Relation de cause à effet, là où les ânes sont nombreux, il y en a beaucoup. Et quand il y en a trop, pour résoudre le problème, le mieux est de lancer une campagne de ramassage. Or, si campagne il y a, quelqu'un doit fatalement payer les pots cassés. Pour tout dire, c'est nous, les médecins, qui avons eu l'idée d'instaurer le ramassage. Au départ il y a eu ce combattant convoqué en pleine nuit pour une réunion qui a marché dedans en sortant de chez lui. Comme s'il avait posé le pied sur un bloc de glace, zou, il s'est offert une belle glissade et est

allé percuter un tronc d'arbre. Souffrant d'une blessure à la jambe, il aurait dû la ménager, là il se l'est fracturée. Alors, quand un général est venu le reconforter à l'hôpital, nous lui avons suggéré de demander aux paysans d'accrocher une poche à l'arrière-train de leurs bêtes : ils récupérerait de l'engrais, les chemins seraient propres et on éviterait ce genre d'accident. Le général était ravi. « Putain de bourrique, quelle bonne idée ! » a-t-il dit en se frottant les mains. Mais ensuite, il a mis le doigt sur un problème d'ordre pratique : d'accord, les paysans autorisent leur fils à endosser l'uniforme et à mourir pour la Révolution, mais leur demander de sacrifier un bout de tissu pour en faire un sac à crottin, cela semblait encore plus difficile que d'arracher les dents de la gueule d'un tigre, jamais ils n'auraient le cœur de s'y résoudre. Il a néanmoins promis de mettre la question à l'étude pendant une réunion. Nous avons attendu, attendu, pas de document. Et voilà qu'un beau jour, à brûle-pour-point, les autorités nous annoncent que des journalistes américains s'appêtent à visiter Yan'an et que pour faire bonne impression, afficher notre propreté, l'organisation a décidé de lancer avant leur arrivée une retentissante campagne de ramassage des crottes.

L'opinion publique étant le fer de lance de la Révolution, nous avons encollé de slogans les murs de l'hôpital : *Crottin ramassé retourne aux champs, servons la guerre de résistance*. Les équipes de propagande culturelle et artistique des écoles et de la presse dansaient pour encourager le ramassage. Les paroles du *Chœur de la production* de Xian Xinghai* et Sai Ke ont été modifiées :

*Le deuxième mois s'en vient, et le joli printemps
Toi et moi, tout un chacun, collectons le crottin
Pour cette année espérons une riche moisson
Et pour l'armée, des céréales à profusion.*

Afin d'insuffler encore plus de vigueur à la campagne, Yan'an a même organisé une soirée de récital. Les deux premières chanteuses – venant, l'une de Chongqing, la capitale provisoire ; l'autre de Shanghai – sont aujourd'hui encore membres de la chorale locale. Celle de Shanghai m'avait déjà consulté. Elle m'avait confié avoir séjourné en Allemagne pour y apprendre le colorature. « Le colorature ? lui avais-je répondu. C'est bien ce truc avec des trémolos dans la voix ? Et ça valait la peine d'aller en Allemagne ? Prendre des airs hypocrites et débiter des paroles attendrissantes, c'est instinctif chez nous. » Me coupant immédiatement, elle m'avait traité de plouc et estimé que j'avais perdu mon temps en Russie. Puis, pointant le doigt sur son cou de jade, elle avait expliqué que le colorature était une tonalité riche en motifs décoratifs, impossible à maîtriser à moins d'y consacrer plusieurs années. Elle en parlait si bien que je lui ai demandé de me faire écouter. Ah, ah ! Une note, trois soupirs, du vibrato en veux-tu, en voilà, on aurait dit un âne qui brait. Le chef de chœur, à qui elle avait remis un livret qui plairait aux Américains, lui avait répondu que mieux valait leur faire découvrir *Le deuxième mois s'en vient*.

C'est donc ce qu'elles nous ont chanté, en version modifiée, et la soirée a fait office de répétition générale pour la venue des journalistes. Celle de Chongqing débordait d'enthousiasme, à peine arrivée sur scène elle s'est mise à crier : « Are you ready ? » et ne s'est décidée que lorsque nous avons répondu oui. Elle adorait tendre le micro vers le public pour le faire chanter avec elle. « C'est bien, très, très bien ! s'exclamait-elle même si personne ne lui faisait écho. Encore une fois, d'accord ? »

En plus elle nous interpellait : « Maintenant on va comparer, un côté de la salle et puis l'autre, d'accord ? Yes ! Applaudissez un peu ! Je veux des encouragements. » A sa demande, nous avons levé au-dessus de nos crânes les corbeilles pleines de crottin que nous avons apportées et balancé la tête en rythme avec elle.

Les campagnes ont ceci de bon qu'elles donnent des résultats immédiats. Homme ou femme, les vieillards comme les enfants, tout le monde se promenait avec un panier en saule et ramassait ce qu'il trouvait. A force, il ne restait plus rien. Les rues étaient aussi propres que l'avenue Xiafei (NB : aujourd'hui avenue Huaihai) à Shanghai. Mais un beau matin, alors que je rentrais de l'hôpital où j'avais assuré la garde de nuit, je suis tombé sur des gens avec des buffles et des moutons. Et des ânes, dont on n'était jamais en manque. Ceux de sortie étaient joliment harnachés, avec sur le dos une petite selle en coton, à la bouche un harnais et souvent autour de l'encolure un foulard, l'équivalent des cravates que mettent les hommes pour assister aux banquets. Ils (les bourricots) se roulaient par terre et faisaient voler la poussière en tous sens. Yan'an avait beau lutter contre le libéralisme, les bêtes ne mangeaient pas de ce pain-là, elles n'en faisaient qu'à leur tête et se soulageaient n'importe où. Mais que se passait-il ? Une foire au bétail, peut-être ? Non, ainsi que je l'ai appris plus tard, si les animaux défilaient sur la chaussée, c'était pour y crotter et permettre à la campagne d'atteindre de nouveaux sommets. J'étais là, perplexe, quand soudain j'ai entendu des *suona*. Je me détourne : joueurs de tambour, interprètes de la danse du lion, tout le monde était là. Les gens ramassaient avec des cris de joie. Il n'est vite plus rien resté. C'est alors, erreur des erreurs, jamais je n'aurais dû, que je les ai vus, au beau milieu de

la rue. D'adorables petits étrons qui gisaient tels des lingots d'argent. Me tortillant comme un autochtone au rythme de la musique, je me suis approché, mais à peine venais-je d'en cueillir un que ma fourche m'était confisquée. Par Zhang Zhankun, le chef de notre service de médecine interne. A la tête de notre petite équipe de ramassage, il avait lui aussi vécu en Russie, en temps ordinaire nos rapports étaient cordiaux et nous logions dans la même grotte. « Tu as vu, lui ai-je dit, je participe à la campagne ! » Et lui de me répliquer : « Ce crottin ne t'est pas destiné, il est pour les généraux. Qu'est-ce qu'il leur restera si tu le ramasses ? » J'ai répondu par une plaisanterie : « Les bourricots en feront d'autres ! » Et j'ai mis ma moisson dans ma corbeille. Fâché, il l'a envoyée valser d'un coup de pied : « Je vais t'apprendre à ramasser sans écouter les directives, moi ! » Il m'a donné dans l'omoplate un coup qui a bien failli me faire chuter comme le malheureux soldat blessé. D'habitude doux et respectueux, Zhang se comportait soudain comme une brute grossière, j'avais du mal à ajuster mes idées. Quand à nouveau il a essayé de me frapper en me balançant un coup de pied, je lui ai envoyé mon coude dans l'estomac. Je n'y étais pas allé très fort, il n'est pas tombé, il a même ri : « Holà ! Le bourricot a du caractère ! » et j'ai ri avec lui. Je nous croyais quittes. Jamais je n'aurais imaginé qu'il volerait le lendemain mon journal que je rangeais sous mon oreiller pour le remettre aux autorités. C'est là que les ennuis ont commencé.

Disons ce qu'il en est, la page qui a posé problème était le récit d'une conversation que j'avais eue avec Ge Ren, Tian Han et Huang Yan. Si je tenais ce journal, d'ailleurs, c'était sur le conseil du premier. Il prétendait que c'était un moyen d'enrichir sa vie intérieure et que

sans vie intérieure l'être humain n'est qu'une silhouette sans ombre, une pièce sans porte ni fenêtres. Jamais il n'aurait supposé que c'était ce qui me ferait faire la culbute. Pardon ? Vous connaissez aussi Huang Yan ? Oui, il est bien journaliste, et éditeur. Un jour que nous étions tous trois en train de bavarder dans la grotte, de fil en aiguille nous en sommes venus à parler de Trotski et Ge Ren nous a raconté l'anecdote suivante : l'année où Staline l'a fait déporter à Alma-Ata (NB : l'actuelle capitale du Kazakhstan) a aussi été celle des grands soulèvements paysans contre la collectivisation. Pour Trotski, le despotisme et l'aventurisme de Staline allaient faire chuter le gouvernement soviétique qu'il avait mis sur pied avec Lénine. Il n'a pourtant pas songé à regagner Moscou et à déclencher une nouvelle révolution, au contraire il a écrit à ses amis pour leur demander de considérer la situation dans sa globalité, de rechercher les points communs sans s'occuper des divergences, d'oublier les vieilles rancunes et d'aider Staline à passer ce cap difficile. J'avais noté l'histoire dans mon journal. Heureusement encore, je n'ai pas indiqué l'avoir entendue dans la grotte de Tian Han, ni apprise de Ge Ren, autrement ils auraient écopé avec moi. Quand j'y pense, rétrospectivement j'en ai des frissons dans le dos : j'avais failli consigner une autre déclaration de Ge Ren, celle où il nous soutenait que si Trotski avait succédé à Lénine, il aurait agi exactement comme Staline et massacré ses anciens compagnons d'armes. L'alcool, que vous le mettiez en bouteille ou dans une gourde, cela reste toujours de l'alcool. Si j'avais couché cela par écrit, j'aurais pu semer dix arpents de mes têtes, inutile même en songe d'espérer en garder une.

Le journal a été remis aux autorités et je me suis retrouvé devant le tribunal. Le simple souvenir de mes

juges suffit encore à me faire trembler d'effroi. A peine arrivés ils ont frappé la table de leurs armes, pan ! J'ai eu si peur que j'en ai perdu mes moyens. C'est que, voyez-vous, il ne s'agissait pas de maillets, mais d'Arisaka 38 pris aux Japonais. Lorsque j'ai été introduit, sous escorte, il y avait déjà un type devant eux. Un intellectuel accusé de trotskisme parce qu'il avait la langue trop bien pendue. Après le rapport sur le terrain de sport, il avait un jour lors d'une promenade au bord de la rivière Yan remarqué : « Quand Jiang Qing* fait semblant de se chercher les poux, elle retrouse son pantalon si haut que les troupiers (les soldats) voient ses cuisses. Elle n'a pas honte ? » Ces paroles ont été transmises aux autorités, il est passé en jugement et comme Wang Shiwei* avait tenu le même genre de propos, le bureau à l'élimination des traîtres a estimé qu'ils étaient de mèche. Ils ont enquêté, enquêté, et finalement découvert qu'ils avaient tous deux effectué leurs études à l'Université de Pékin. Au début il s'est entêté, il a nié, résultat : il s'est retrouvé soulevé de terre et suspendu à une poutre. Le temps de fumer une pipe et il craquait. « Parfait, a commenté l'un des juges. Un coup de semonce et ça fonctionne. Clémence pour qui avoue, sévérité pour les récalcitrants, puisque tu admets être trotskiste, tu as droit à un bol de nouilles à l'œuf. » Le type devait hurler famine, son bol avalé il s'est essuyé les lèvres et a déclaré qu'il avait autre chose à confesser. Il a raconté qu'il était un espion et gagné un deuxième bol de nouilles. A nouveau il s'est essuyé les lèvres et cette fois a remercié l'organisation parce qu'il était tombé sur un œuf à deux jaunes. Puis encore une fois a affirmé qu'il avait un aveu à faire. Il a prétendu que Chiang Kai-shek était son neveu et Song Meiling* sa nièce ! Song Ziwen ? Son neveu aussi ! Il était devenu fou, complètement fou,

même Hu Zongnan* et Yan Xishan, presque tous les pontes du Guomindang en fait, se retrouvaient ses filleuls. Pour le coup, il n'a pas eu droit aux nouilles mais au fouet. Le jour même, il se donnait la mort. Il apprenait vite : il s'est pendu au plafond. Et sans avoir besoin de corde, avec la ceinture de son pantalon. Ses derniers mots tenaient en une phrase : « Un philosophe a prétendu qu'il est impossible de s'arracher soi-même au sol, je l'ai fait. »

Pardon ? Si moi aussi j'ai (été) suspendu ? Oui, bien sûr que oui. Et oui, parfaitement, j'ai eu droit à deux bols parfumés de nouilles aux œufs. Pour le second, j'ai avoué que c'était Zhang Zhankun qui avait raconté l'anecdote couchée dans le journal. Mon intention n'était pas de l'éliminer, rejeter la faute sur les autres n'est pas mon genre et jamais je ne m'en prendrais à ceux qui me laissent tranquille, mais quand on m'attaque, je riposte. Il a lui aussi été incarcéré à Hougou et il est arrivé qu'au milieu de la nuit je l'entende hurler comme un forcené pour maudire mes ancêtres sur huit générations. Au début cela me mettait en rage, si j'avais été un chien, je serais certainement monté à l'assaut et l'aurais réduit en charpie. Mais je suis un être humain, la tête que j'ai au bout du cou me sert à réfléchir. Je me suis dit que je n'allais pas m'abaisser à argumenter avec lui, que cela n'en valait pas la peine. Disons qu'au début j'avais quelques remords, l'impression de lui avoir fait du tort, mais ça m'a passé. Toujours pour la même raison : je suis un être humain, pas un chien, je réfléchis. Si j'avais agi ainsi, c'était pour qu'il tire la leçon de ses erreurs et ne les renouvelle pas. Pour le guérir et le sauver. Dès que mes pensées ont pris ce tour, je me suis senti mieux. Je me bouchais les oreilles et me disais : « Putain de bourrique, jure tant que tu

veux, j'ai les esgourdes bourrées au crin d'âne, je ne t'entends pas. »

Disons ce qu'il en est, à Hougou, j'ai fait le travail tout seul, je n'ai eu besoin de personne pour réformer mon idéologie. J'admettais du meilleur cœur avoir commis des erreurs. Ne serait-ce, mettons le reste de côté, qu'à propos du ramassage du crottin. Dire que « les bourricots en feront d'autres » était déjà, en soi, une faute impardonnable. Après toutes ces années où j'avais bénéficié des enseignements du Parti, j'aurais dû être capable d'envisager les choses du point de vue des ânes : leurs rations de fourrage étaient de plus en plus congrues, et malgré tout ils continuaient de tracter les meules, de charrier le charbon de bois et de labourer les champs pour l'entreprise révolutionnaire. Leurs ventres étaient assez vides comme ça, or pour participer à la campagne de ramassage on leur demandait de déféquer quand les circonstances l'exigeaient, et quand elles n'existaient pas, de les créer ! Déjà ce n'était pas facile. Et voilà que moi, un intellectuel (intellectuel), un homme éduqué et sensible, au lieu de compatir à leur sort, je leur demandais de crotter et crotter encore, sans discontinuer. Que ma faute soit, dans le jargon du Parti, due au subjectivisme ou au sectarisme, elle était toujours aussi grave. Où était passé mon sentiment de classe ? Les chiens l'avaient mangé ? Ma conscience valait-elle moins qu'un crin de bourricot ?

Je vous l'ai dit, le jour où j'ai été suspendu à la poutre, le paysan qui menait la charrette était présent. Et débordant de fierté : c'était lui qui avait fourni la corde. Surtout qu'attention, elle n'était pas bêtement en paille, mais en chanvre, et solide, un legs de ses ancêtres. Son fils et lui avaient eu droit au bol de nouilles en récompense de ce service. Mais sur le moment, sa plus

grande crainte était qu'elle ne rompe, parce qu'à part son âne c'était son bien le plus précieux. Il l'utilisait pour lier les bottes de paille, attacher ses bêtes et ligoter les gens. Le fils n'ayant pas toute sa tête, son épouse s'enfuyait pour un oui pour un non et comme la belle-famille habitait le bourg des Pousses de Roseau (NB : aujourd'hui bourg des Beaux Roseaux) dans le district du même nom (NB : aujourd'hui Beau-District), très loin de la terre sacrée de Yan'an, c'était toute une histoire pour la récupérer. Ne parlons même pas du trajet, un jour et une nuit, le pire était le boniment qu'il fallait faire aux parents. Mieux valait donc la garder attachée sur le lit. Il était on ne peut plus sincère lorsqu'il m'a confié : « Disons les choses comme elles sont, Bourricotski, vu mes problèmes, sans cette corde à portée de la main, je ne m'en sortirais pas. »

& *En bavardant avec Tian Han*

Tian Han a vécu fort longtemps puisqu'il est mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le 5 juin 1991, d'une crise d'apoplexie. Pendant ses dernières années, un certain Zhu Xudong a constamment été à ses côtés pour veiller sur lui. Ce Zhu, officiellement éditeur, en réalité auteur du livre *Tian Han par lui-même*, a après sa mort mis en forme et publié les conversations qu'ils avaient eues ensemble. Dans l'une d'elles, Tian Han avoue pour la première fois que c'est lui qui a suggéré à l'organisation d'envoyer Ge Ren au front. Au cours de cette même conversation, il mentionne par ailleurs un Japonais du nom de Kamada :

A l'époque, quand Ge Ren traduisait Lénine, quelqu'un lui a un jour demandé si le père Léon (Trotski) était vraiment un salaud fini. Comme on fait son lit on se couche, il n'avait qu'à répondre oui et puis voilà, mais non ! Celui-là, si une jarre était fermée c'était celle qu'il lui fallait, il a répondu que Léon était un ami de Lénine. C'est la vérité, mais en des circonstances données, dire la vérité peut être une grossière erreur. Qui était prêt à croire que Lénine était l'ami d'un salaud ? Rien qu'avec cette phrase, on ne lui aurait pas fait grande injustice si on l'avait accusé de trotskisme. Ah, ces poètes ! Moi, ce que j'en pense, c'est que ce sont des têtes de mule, de vrais cabochards ! Il était incapable de se taire. J'ai pris quelques contacts, et à force de parlementer, l'affaire a été étouffée. Pour être franc, c'était aussi mon intérêt. Comme nous étions compatriotes, que nous venions tous deux du bourg des Crêtes vertes, je risquais d'être impliqué. Aux yeux du monde, nous portions la même culotte.

Mais il s'est passé autre chose. Nous avons un jour intercepté une lettre. Un courrier qui venait de Shanghai. Dès que j'ai vu les caractères sur l'enveloppe, j'ai su qu'elle était de Bingying. Par pur esprit de responsabilité, je l'ai discrètement ouverte. A peine était-elle décachetée que les problèmes en ont jailli, et des problèmes qui étaient de taille, en plus. J'ai eu l'impression de me faire piquer par un scorpion. Elle disait qu'elle songeait à partir pour la France et lui demandait s'il avait envie de l'y accompagner. Dans le cas contraire, et à supposer qu'il n'ait pas d'autre femme dans sa vie, elle viendrait le retrouver à Yan'an. Par ailleurs, s'il continuait à ne pas lui répondre, elle cesserait d'écrire. On pouvait en déduire que de son côté la correspondance avait été abondante. La peau de mon crâne s'est mise à picoter. Bingying était une artiste, son passé était

complexe. Elle fréquentait toutes sortes de gens et, autant que je sache, avait eu des contacts avec un Américain (Anglais) du nom d'Anthony. Une femme comme celle-là était plus ou moins une bombe à retardement, extrêmement dangereuse. Si elle débarquait à Yan'an, ouille ! impossible d'imaginer ce qui se passerait. Mais une chose était sûre : Ge Ren et moi serions tous deux fichus, foutus, dans les ennuis jusqu'au cou.

Comment le papier pourrait-il contenir le feu ? Quelques jours plus tard, effectivement, on est venu me parler. On m'a donné rendez-vous sur la berge de la rivière Yan et demandé ce qu'il y avait entre Ge Ren et Bingying. Avais-je le choix ? J'ai feint l'ignorance : Ah bon, il y a quelque chose ? Avec tant de candeur qu'on a bien été obligé de me croire. Ceci dit, mieux vaut prévenir que guérir, et punir les fautes pour éviter qu'elles se renouvellent, elle allait vérifier s'il n'y avait pas anguille sous roche. Désespéré, impuissant, j'ai senti mes lèvres se couvrir de grosses ampoules. Mais je n'allais pas rester les bras ballants à le regarder tomber dans le gouffre : décidé à lui poser quelques questions, je me suis rendu à l'Institut du marxisme-léninisme. J'y suis tombé sur des gens en train de se quereller et de crier en tous sens. On venait à peine de servir un plat, et Wang Shiwei avait avec ses baguettes très exactement visé un morceau de viande bien gras qu'il avait aussitôt porté à sa bouche. Le gras était plus prisé que le maigre, à l'époque. Comme tu sais, Wang allait devenir un illustre trotskiste, et son problème était sur le point d'être dénoncé. Les gens hurlaient qu'ils allaient lui casser la figure, ils s'étaient jetés sur lui et Ge Ren essayait de s'interposer. Je me suis dit, vieux frère, si le problème ne se présente pas, tant mieux, mais s'il se présente, ce sera du costaud. A ce point, je me faisais du souci.*

Nos espions nous ont quelques jours plus tard communiqué une information de première importance. Le général de brigade Sakamoto, chouchou de Yasuji Okamura et à la tête de la région spéciale Hebei-golfe de Bohai, s'apprêtait à se rendre avec une délégation japonaise en un lieu appelé Songzhuang pour y étudier l'état des hostilités. Le rapport nous apprenait également que parmi les membres de la délégation se trouvait un certain Kamada, chez qui Ge Ren avait logé pendant ses études au Japon, désormais traducteur militaire avec le grade de colonel. Il fallait faire passer la nouvelle à la huitième armée de route, alors au sud de la rivière Hutuo, afin qu'elle prenne dès que possible les mesures nécessaires et, si les conditions le permettaient, capture un ou deux membres de cette délégation. Les services secrets ont requis mon avis : Qui envoyer ? Je me suis dit : Pourquoi pas Ge Ren ? Est-il fiable ? m'ont-ils demandé. Assurément. Mais ce n'est qu'un frêle lettré, ont-ils insisté. Comment s'en sortirait-il si en chemin il croisait l'armée ennemie ? Je leur ai expliqué que Ge Ren était une vieille connaissance du Kamada de la délégation. Si vraiment il tombait sur les Japonais, il trouverait moyen de s'échapper et le convaincrat de partir avec lui. Suite à quoi nous pourrions lui délier la langue et obtenir des informations encore plus importantes. C'était une idée toute bête : je voulais profiter de l'opération pour l'éloigner, le mettre provisoirement hors de danger. Le mouvement de rectification allait bientôt commencer... Bien sûr, j'avais envisagé le pire, il pouvait être tué. Mais là-dessus, je faisais le raisonnement suivant : mieux vaut mourir aux mains des Japonais qu'être accusé à tort. Oui, c'est ce que je me disais à l'époque. Point à la ligne. Je ne pensais pas que c'était ce qui arriverait dans la réalité. C'est terrible, terrible.*

Il est donc parti pour Songzhuang. Oui, cela s'appelle aujourd'hui Chaoyangpo, ils ont changé le nom au moment de la réforme agraire et on a fait cette pièce qui en parle, La Pente ensoleillée. Ge Ren a quitté Yan'an fin mai. Le problème, c'est qu'il n'a même pas atteint Chaoyangpo (Songzhuang), il est tombé sur les Japonais à Erligang. Ils sont futés, ces gens-là : avant de laisser partir la délégation, Sakamoto avait envoyé une patrouille d'élite pour organiser la défense et déminer le terrain. C'est cette patrouille que Ge Ren et ses hommes ont rencontrée. Or les Japonais pratiquaient la politique des « trois tout », dès qu'ils voyaient un Chinois ils tuaient, incendiaient et razziaient. Enfin, bon, tous nos hommes y sont passés, Ge Ren aussi. C'était un lundi, le lundi 1^{er} juin. Une date facile à retenir, le jour de la fête des enfants. Mais bien sûr, les dettes de sang se payent avec du sang. Celui de nos camarades n'avait pas coulé en vain. Le 20 juin, alors que l'ennemi se retirait, nous avons tendu une embuscade à Chaoyangpo (Songzhuang) et les avons piégés de si belle manière qu'ils n'ont même pas eu le temps de prendre la fuite. Ils pleuraient, criaient à qui mieux mieux et regrettaient que leurs parents ne leur aient pas donné une paire de jambes supplémentaire. En ratissant le champ de bataille, nous avons fait un prisonnier, un colonel. Excellent, c'était Kamada ! En bafouillant, il nous a baragouiné que s'il était en Chine, c'était pour des recherches à la gloire de la Grande Asie orientale et qu'il avait été élève de Monsieur Funijo, soit condisciple de Lu Xun. Pardon ? Tu brandis ce nom comme un bouclier et tu voudrais qu'on t'épargne ? Je lui ai balancé une gifle. Mais il a profité de ce que nous ne faisons pas attention pour avaler du poison. Non, il ne s'est pas fait seppuku, il n'avait pas de sabre !*

Je me suis souvent dit que si Ge Ren était mort trop tôt, il n'en était pas moins mort à point nommé. Tu sais, peu

de temps après, Wang Shiwei, son collègue de l'Institut du marxisme-léninisme, a été accusé de trotskisme et abattu à coups de hache au-dessus d'un puits tari. Voilà de quoi mon ingéniosité a sauvé Ge Ren. Je peux l'affirmer et me frapper la poitrine : s'il n'était pas mort, lui aussi aurait été accusé de trotskisme, peut-être même d'espionnage, et il aurait été honni à jamais par la postérité. Alors dis-moi, mon petit Zhu, si ce n'est pas mourir à point nommé, qu'est-ce que c'est ? Quand la nouvelle de son décès m'est parvenue, j'ai été fier d'avoir eu un tel homme pour compatriote. Exactement, et j'ai pleuré. Mais attention ! Il y a larmes et larmes. Disons que mon œil gauche pleurerait de tristesse et le droit de fierté.

Cette conversation date du printemps 1990. Monsieur Zhu Xudong m'a plus tard raconté que le camarade Tian Han ne cessait de lui recommander : « Quand on bavarde, on dit sans détours des vérités qui n'ont pas à être étalées au grand jour et qu'il n'est utile ni de raconter ni de consigner par écrit dans un livre. » En conséquence de quoi vous ne trouverez pas ce passage dans la version officielle de *Tian Han par lui-même*. Il a été publié à part, sous le titre *En bavardant avec Tian Han*. Notons qu'il sera plusieurs fois fait mention de Chaoyangpo et de la mort de Kamada dans la suite de ce texte.

@ *Un accouchement prématuré*

Bien assis dans la charrette, je me disais que Tian Han avait vraiment du nez. Oui, j'étais le meilleur

choix. D'abord en tant que leur compatriote, à Ge Ren et lui ; ensuite parce que j'étais médecin. Eût-il confié une mission aussi ardue, et écrasante, à un autre que moi, jamais il n'aurait pu être tranquille. Pour s'attaquer à un tigre mieux vaut compter sur ses frères, je n'appartenais pas à la famille de Ge Ren mais nous étions proches. Je le connaissais avant même sa naissance – j'avais vu le gros ventre de sa mère, s'entend. Elle peignait et écrivait de la poésie, c'est sans doute son influence si plus tard son fils s'y est mis lui aussi. A bien y repenser, Bingying lui ressemble un peu, il y a quelque chose dans le front, les yeux, ces petites rides de sourire aux commissures des lèvres surtout : maintenant que ça me vient, on aurait carrément dit une seule et même personne. Disons ce qu'il en est, s'aimant et se haïssant en même temps, constamment en train de se déchirer puis se rabibocher, ces deux-là étaient unis par un lien prédestiné.

Bon, passons, et revenons à Ge Ren. Je me souviens qu'il est né l'année Yihai (NB : 1899) pendant une manifestation. Il venait avant terme et c'est ma cinquième tante qui a fait la sage-femme. Pourquoi les gens défilaient ? Les têtes de Tan Sitong* et comparses étaient tombées un an plus tôt, il convenait de commémorer cet anniversaire. Et la rumeur voulant que le père de Ge Ren ait eu des contacts avec ces messieurs, pour la faire taire toute la famille était descendue dans la rue. Lorsque la procession est arrivée au pont de la Licorne, sa mère s'est soudain effondrée contre le garde-fou. Immédiatement la foule s'est bousculée pour la ramener à la maison, où elle a accouché de bessons (de jumeaux). D'abord Ge Ren, ensuite une fille. Mais le cordon ombilical s'était enroulé autour de son cou et elle n'y a pas survécu. Bien plus tard, en Union soviétique, il m'a

confié que dès l'instant de sa naissance, le dieu de la mort l'avait accompagné. C'était de ça qu'il voulait parler. Ma cinquième tante a toujours dit que le délivre n'était pas épais. Or, ce qu'on appelait dans le parler des Crêtes vertes des « secondines de paille » signifiait que l'enfant était promis à un bel avenir. La médecine a une autre explication : quand il n'y a pas beaucoup de placenta, c'est que le bébé est prématuré. Je me suis toujours dit que c'est parce qu'il était venu avant terme qu'il avait contracté une affection pulmonaire. Les manuels nous enseignent que chez ces nouveau-nés, la division des tissus n'est pas achevée, il n'y a pas assez d'alvéoles, trop de vaisseaux sanguins et ils sont sujets aux hémorragies. Savez-vous, mon général, comment on l'appelait quand il était enfant ? Oui, « Deux-deux ». Vous en connaissez, des choses. Parce que ses cheveux dessinaient deux spirales sur son crâne. Mais lui m'a raconté plus tard que si sa mère lui avait donné ce petit nom, c'était sûrement en souvenir de sa sœur, le bébé mort-né. Pour ma part, j'envisageais une autre raison. Cette dame était très seule, alors qu'autour d'elle il n'y avait que duos aimants, des gens qui allaient par couples ou par paires, elle était délaissée. Si bien qu'elle l'a peut-être baptisé ainsi pour signifier à quel point son époux lui manquait et combien elle espérait qu'il revienne au plus vite et se remette avec elle.

Il était en exil, au Japon. Chaque fois que Ge Ren rentrait de l'école, il proposait à sa mère de l'aider à tenir la maison. Mais tout ce qu'elle lui demandait, c'était d'acheter des bûchettes occidentales (allumettes). S'il est une chose dont un fumeur ne peut se passer, c'est bien celle-là. Chez eux le fumeur était le grand-père. Il était opiomane. Enfant j'ai vu sa pipe ; elle avait un bec en jade et une tige serrée dans un entrelacs de

fleurs d'argent. Comme le lit n'était pas assez profond, quand il s'allongeait pour fumer, ses pieds reposaient sur un tabouret. La mère de Ge Ren prenait avec un bâtonnet la pâte dans un bol en porcelaine et l'allumait pour lui dans le fourneau où elle se mettait à si bien flamboyer qu'on aurait dit le feu sulfureux des enfers. Comme dit le proverbe, foyer qui fume en parfume trois, chaque fois que cette senteur étrange sautait les murs, tous ceux à qui il était arrivé de tirer sur une pipe laissaient leur besogne en plan et inspiraient avec avidité, comme des chiens. Lorsque la mère de Ge Ren exhortait le vieil homme à restreindre sa consommation, avec une logique tordue il lui répliquait que si Ge Hong, leur ancêtre, avait cherché la pilule d'immortalité, c'est parce qu'il ne fumait pas, car aurait-il fumé qu'il n'en aurait pas eu besoin. Dans chaque boîte qu'il rapportait, sa mère prélevait deux allumettes. Au canif, précautionneusement, elle raclait le phosphore rouge qui était au bout et l'entreposait dans une petite boîte. C'était une femme intelligente : pour que le grand-père ne s'en aperçoive pas, elle n'en prenait jamais plus. A son fils elle avait expliqué : « Deux-deux, quand cette boîte sera pleine, ton père reviendra. » Du coup il était arrivé qu'il en dérobe lui-même quelques-unes, persuadé ce faisant d'accélérer le retour de son géniteur. Mais quand la boîte a été pleine, sa mère est morte.

Elle s'était administré le phosphore avec de l'alcool d'os de tigre. L'interaction des deux avait décuplé la puissance du poison. Malgré tout, le lendemain après-midi elle n'avait toujours pas rendu son dernier souffle. Le médecin du bourg est venu et a déclaré au grand-père qu'en souvenir des quelques pipes qu'il lui avait fumées, il dirait les choses telles qu'elles étaient : même si elle s'en sortait, elle resterait à moitié handicapée. La

sauve-t-on, oui ou non, faites-moi un signe de la tête. L'oncle de Ge Ren, en ce temps-là encore à la maison, avait protesté : Sauvez-la, bien sûr, sauvez-la ! Très bien, allez dans les latrines puiser quelques louches de matière. Mais attention, que ce soit fluide, je ne veux rien de trop épais. Aux badauds accourus il a assuré vouloir combattre le poison par le poison, et qu'en plus cela la forcerait à vomir le phosphore qu'elle n'aurait pas encore digéré. Mais elle avait toujours ses esprits, elle a serré les lèvres et refusé d'avalier la médication. Ge Ren a trouvé en rentrant de l'école un médecin couvert d'excréments. Il a craché une gorgée de sang et s'est évanoui à côté du corps de sa mère. Tiens, quand j'y pense, c'est sans doute la première fois que ça lui est arrivé.

J'étais sur place quand cela s'est passé. J'ai aidé ma cinquième tante à le porter chez nous et c'est moi qui lui ai donné à manger et à boire, puis lentement ai entrepris de le consoler. Pendant plusieurs jours je ne l'ai pas lâché d'une semelle, je suis resté à longueur de temps à ses côtés tant je craignais qu'il attente à sa vie. Peu à peu son humeur s'est améliorée et quand plus tard nous en avons reparlé, il m'a dit : « Je te revaudrai ça, mon vieux. » Ce n'étaient pas des propos en l'air, il a tenu parole et j'ai souvent bénéficié de ses bontés.

& La généalogie de Ge Ren

Puisque Bai Shengtao a mentionné Ge Hong, l'ancêtre de la famille Ge, j'en profite pour compléter au passage ses informations. D'après les registres du clan, c'est effectivement Ge Hong qui à l'époque des Jin

orientaux (317-420) aurait fondé la lignée. Tous les Ge des Crêtes vertes sont originaires de Boluo, sur la berge nord de la rivière Dong dans le Guangdong, le district où se dresse le mont Luofu. Les Annales racontent que ce Ge Hong, attiré dès sa jeunesse par les recettes de longévité des divins Immortels, a ensuite étudié auprès de Maître Zheng Yin qui lui a enseigné la fabrication de la pilule d'immortalité. C'est plus tard qu'avec ses fils et neveux il est allé s'installer sur le mont Luofu, où il aurait préparé cette pilule dans le même temps qu'il rédigeait son *Recueil de celui qui embrasse la simplicité* en soixante-dix chapitres : vingt chapitres ésotériques, dans lesquels il énumère les techniques respiratoires des Immortels, détaille les différentes manières de conjurer les influences vicieuses et repousser les maux ; cinquante chapitres exotériques, où il parle des avantages et inconvénients de l'existence, ainsi que de sa vision des affaires de ce monde. Ge Hong a vécu de longues années et été enterré sur le mont Luofu.

En remontant encore plus haut, encore plus loin, on trouve dans les Annales Ge Xuan, le grand-père de Ge Hong, dont le premier ancêtre était Yu le Grand, celui qui a régulé les eaux. Dans le livre du *Classique des Documents* consacré à l'empereur Yao il est rapporté qu'en ce temps-là, alors que « les grandes eaux tourbillonnantes avaient fait irruption » et que « de leur immense étendue elles embrassaient les montagnes et couvraient les collines », Yu est venu et les a domptées. A Shanghai, Ge Ren a fréquenté Lu Xun. Kamada, le Japonais dont nous avons parlé plus tôt, a noté dans *Souvenir d'une entrevue avec Lu Xun*, une œuvre de jeunesse, qu'ils avaient eu le 11 octobre 1932 une longue conversation au cours de laquelle il avait mentionné qu'il descendait de Ge Hong. Il disait qu'il

avait entrepris la rédaction d'un roman autobiographique, *L'Ombre qui marche*, et comptait en parler au début : « En écrivant sur Ge Hong, je ne risque pas d'enfreindre la loi souveraine, quand même ! » Et Lu Xun de faire remarquer :

Le tout est de ruser. Autrefois, dans sa lutte contre Zhuan Xu pour le titre d'empereur, Gong Gong est dans sa fureur allé heurter le mont Buzhou. Je m'apprête à parler de ce mont afin justement de dire les origines de la loi et vais devoir me montrer astucieux, il faut savoir tourner les choses pour leur donner le masque de la majesté et de la noblesse. Il paraît que Yu le Grand était l'ancêtre de Ge Hong, pourquoi n'écrirais-tu pas sur Yu le Grand ? J'ai un titre tout prêt à t'offrir : Echech au déluge, qu'en dis-tu ?

Comme chacun sait, c'est finalement Lu Xun, et non Ge Ren, qui a écrit *Echech au déluge*. En novembre 1935 le texte était achevé, quelques mois plus tard il mourait de maladie à Shanghai. Ge Ren a envoyé un télégramme de condoléances : « De son vivant nous étions amis, mes larmes tourbillonnantes ont fait irruption ; le monde partage ma douleur, notre tristesse embrasse les montagnes. » Ces « larmes tourbillonnantes » et cette « tristesse qui embrasse les montagnes » sont un détournement du livre de Yao, soit l'entame de la nouvelle.

En descendant le temps, c'est-à-dire plus près de nous, voici ce que nous apprend des vingt dernières générations le registre de la branche du clan installée aux Crêtes vertes : « Justice et droiture déterminent l'ordre des choses, la gloire réside dans la pureté éternelle, le bonheur dans la transmission de la grandeur et de la noblesse, la vertu se manifeste par la correction du

comportement. » L'arrière-grand-père de Ge Ren y apparaît sous le nom de Ge Xintang, son grand-père sous celui de Ge Dechen, son père en tant que Ge Cundao. Tous les membres de sa génération auraient dû avoir dans leur prénom le caractère « Xing », mais comme dans son enfance jamais son père n'a été présent, et que son grand-père ne se souciait pas des affaires familiales, il n'a pas reçu d'appellation publique à inscrire dans le registre.

Bien entendu, la petite fille « étranglée par le cordon ombilical » dont parle Bai Shengtao appartenait elle aussi à cette génération de « Xing ». Le septième jour du huitième mois – date de la naissance de Ge Ren –, quand la famille s'est aperçue que ce bébé enroulé dans le cordon ne pleurait ni ne criait et avait le teint pourpre, ils l'ont mis dans un panier en osier et abandonné sur la berge de la rivière Jishui. Autant vous en avertir tout de suite, en fait elle n'était pas morte et a été miraculeusement sauvée. C'est ma grand-tante. Et ma mère, soit la fille de Ge Ren, appartenait à une génération de « Zheng ».

J'ai effectué deux séjours aux Crêtes vertes, leur berceau familial. Le bourg, qui doit son nom au pic auquel il est adossé, est resté comme sur les dessins d'autrefois, rien n'y a changé. En hiver la montagne s'orne de pétales de neige blanche ; au printemps, quand elle a fondu, ses torrents se réunissent pour former la petite rivière qui traverse les Crêtes vertes et passe sous un pont en pierre, ce pont de la Licorne où Ge Ren s'apprêtait à venir au monde. Un de ses neveux y vit encore. D'après l'ordre des générations je devrais lui donner du « mon oncle ». Ce Ge Zhengxu, persuadé comme tout un chacun que Ge Ren est mort en 1942 à Erligang, m'a raconté certains faits remontant à sa naissance, et l'histoire de ma grand-tante qu'on a jetée

parce qu'on la croyait morte. Inutile de préciser qu'il les tenait de personnes âgées. Il dit à peu près la même chose que Bai Shengtao.

Il paraît que mon oncle (Ge Ren) est né pendant une manifestation. C'est le destin. Plus tard il a couru le monde, un coup il était au Japon, un coup en URSS. Oui, aujourd'hui cela s'appelle la CEI. Enfin, bref, il ne s'est jamais arrêté, même pour mourir il est allé ailleurs, un endroit qui s'appelle Erligang. Comment ne pas croire à la fatalité ?

Les vieux prétendent qu'il a vu le jour à midi juste et que le soleil projetait sur le sol des ombres plus courtes que le doigt. Après il y a eu un deuxième bébé, une fille. Mais le sort était contre elle, elle est venue au monde pour mourir. Dans la région, les nouveau-nés n'ont pas droit au lait, il faut d'abord goûter aux « cinq saveurs ». Qu'est-ce que c'est ? Vinaigre, rhizome de captide, sel, orouparia et sucre. Celui qui réussit à avaler ses cinq boisseaux de vinaigre deviendra premier ministre. Après le vinaigre, c'est le rhizome, mais comme les petits enfants n'ont pas de dents, il est bouilli avec du sel et de l'orouparia – ça donne une sorte de bouillon et on leur pince le nez pour le leur faire ingurgiter. Enfin, de l'eau au sucre roux, d'abord l'amer, ensuite le sucré. Les vieux se sont aperçus en essayant de lui administrer ces « cinq saveurs » qu'étranglée par le cordon elle avait viré au pourpre. Elle n'a accepté ni le vinaigre, ni le sucre. A-t-on jamais vu un enfant qui n'aime pas le sucre ? Soit elle était morte, soit c'était une idiote. L'arrière-grand-père l'a mise dans un panier, il l'a couverte de feuilles d'orouparia et l'a balancée sur la berge de la rivière, à l'extérieur du bourg.

Les vieux racontent aussi que pendant les relevailles, il n'y a pas eu moyen de faire tenir ma grand-tante (soit la

mère de Ge Ren) *tranquille, il fallait toujours qu'elle file en douce au bord de cette rivière. Mais elle n'y a pas trouvé le bébé mort. Et comment aurait-elle pu ? Les loups l'avaient depuis longtemps emporté ! Pourtant elle n'arrivait pas à s'y faire. Quand sa famille la cherchait, elle retrouvait cette femme éduquée et raisonnable en train de geindre et de hurler, de pleurer à qui mieux mieux. Un temps elle a donné l'impression d'avoir quelque chose qui clochait dans la tête. Il lui arrivait, les yeux gonflés par les larmes au point de ressembler à des jujubes, de déclarer à brûle-pourpoint qu'elle entendait un enfant crier. Et elle en parlait de manière si convaincante, avec un tel réalisme, que c'en était effrayant. Heureusement, cela ne la prenait pas souvent, si bien qu'ils n'y ont pas fait trop attention. A ce que les vieux racontent, de temps à autre aussi elle faisait brûler de l'encens et dialoguait avec sa fille disparue. Si après cela elle a choisi une voie désespérée (a mis fin à ses jours), c'est peut-être à cause de ces idées bizarres, allez savoir. Bien sûr, ce n'est qu'une supposition. Comment est-ce que je pourrais savoir, puisque même les anciens n'arrivent pas à se faire une opinion.*

Mettons les choses au point : ce bébé, ma grand-tante, a été sauvé par un missionnaire étranger. J'y reviendrai plus tard. Il s'agit du révérend Samuel Beal, qui évangélisait à l'époque la région des Crêtes vertes. Il a photographié le défilé le jour de la naissance de Ge Ren, une image publiée par la suite dans *Cérémonies orientales*, un livre qu'il a rédigé avec le révérend Ellis. Ma grand-tante a fait retirer et agrandir le cliché, et j'ai beau être totalement incapable d'identifier la mère de Ge Ren au milieu de la foule, je l'ai toujours sur mon bureau, où il trône tel un précieux trésor.